



Rire la vie !

CORINNE CHEREAU

RÉCIT AUTOBIOGRAPHIQUE

Corinne Chéreau

Rire la vie

© Corinne Chéreau, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-6653-3

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

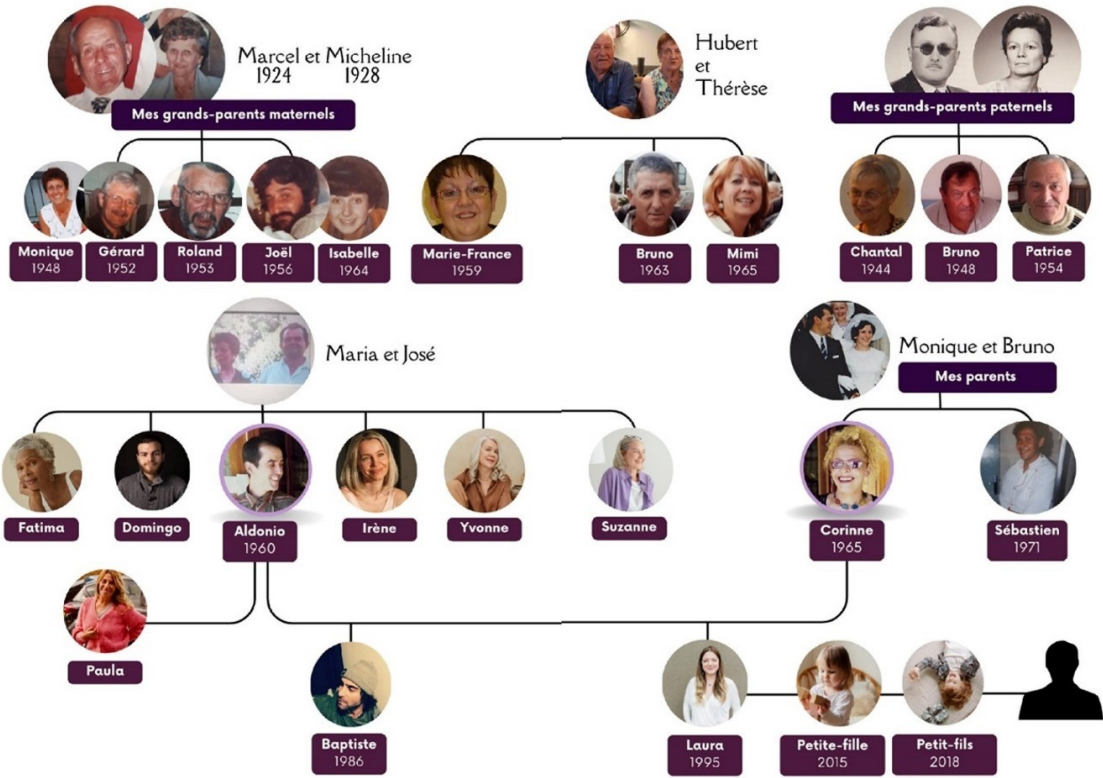
« La seule cure contre la vanité, c'est le rire, et la seule faute qui soit risible, c'est la vanité ».

Henri Bergson

PARTIE 1

D'où
je viens

Mes racines



1

Ma naissance et les années 1965-1970

J'étais encore dans le ventre de ma mère quand on est venu me déranger avec des aiguilles à tricoter. Vouloir me déloger alors que j'étais si bien.

Quelle audace !

Mais je me suis battue et j'ai réussi à les chasser. Déjà, âgée de quelques mois, encore dans le ventre de ma mère, il ne fallait pas venir me tarabuster. Heureusement, Simone Veil remettra de l'ordre quelques années après en interdisant ces pratiques ignobles.

Je suis donc venue au monde le 31 août 1965. Pendant les « Trente Glorieuses ».

Ni gloire ni satisfaction — 1965 année de sortie de *Satisfaction* des Rolling Stones — pour ma mère, enceinte à seize ans, d'avoir un enfant à dix-sept ans ! Pour mes grands-parents – Micheline et Marcel – c'est l'humiliation, la honte. Ils veulent pouvoir marcher la tête haute, et il est hors de question de parler de cette grossesse.

J'ai pu recueillir quelques bribes de mes origines.

Ma mère ignorait le nom de mon père et ne connaissait que son surnom, « Papy ». Il travaillait à la base militaire d'Avord en novembre 1964 et elle l'avait rencontré au bal à Baugy, près de Bourges. Il sortait toujours avec son copain, Alexandre, militaire au même endroit. C'est tout ce que j'ai pu savoir. J'ai effectué des recherches, notamment à la base d'Avord, où l'on m'a dit que les archives étaient désormais stockées à Dijon. Quand j'ai contacté l'armée à Dijon, pensant que des photos de l'époque pourraient peut-être m'aider à trouver dans la mesure où les « Blacks » (mon père était métis) ne devaient pas être si nombreux dans cette base en 1964. Mais ils m'ont répondu ne pas pouvoir m'aider,

« secret, défense » oblige ...

Aussi pour retracer ces premières années de vie, dont je ne conserve aucun souvenir, je vais reprendre une lettre adressée par ma mère en juillet 1997, alors que je la harcelais de questions sur mon père biologique, auxquelles elle ne pouvait pas me répondre.

Le dire avec ses mots est la façon la plus authentique d'évoquer cette période. Voici donc ce qu'elle m'écrivait en 1997, à l'âge de quarante-neuf ans :

À ma fille chérie,

C'est dans une profonde détresse que je me décide à te faire ce courrier. Je veux que tu saches que malgré les reproches attribués par tes grands-parents, je ne suis pas un monstre. Jusqu'alors, ma vie a été un enchaînement de souffrance refermée au fond de moi. Comme je te l'ai dit au téléphone, l'horreur a commencé à sept ans (viol dans une cave par "l'ami" de la famille). Dix ans, attouchements par mon instituteur, onze ans, retraite de communion avec confession sur les genoux du curé... La peur et la honte te conduisent au mutisme le plus total tout en ayant de la haine en vieillissant. Si très jeune j'ai cherché à fuir la maison, c'est qu'il m'a toujours manqué cet amour, cette affection que je cherche toujours malgré mes 49 ans.

Puis à 17 ans, l'erreur de jeunesse que j'ai payée très cher.

Par tous les moyens, les parents et les tantes de Saint-Genou ont essayé de me faire avorter.

Deux vieilles tantes, dont je me rappelle vaguement pour être allée chez elles à la campagne – à Saint-Genou – avec mes grands-parents une ou deux fois quand j'étais petite, ont essayé de me supprimer à coups d'aiguilles à tricoter, mais je tenais à la vie, car elles n'ont pas réussi à m'expulser !

Le cancer n'a pas eu gain de cause non plus d'ailleurs.

Je suis une coriace, on ne m'élimine pas comme ça. Oui, l'IVG avec des aiguilles, des cintres ou autres « outils », était une des « façons sordides d'avorter » de l'époque, pour reprendre les mots de la journaliste Laure Daussy.

Le plus important pour mes grands-parents était la réputation et le

regard, l'opinion des gens autour. Tout le voisinage connaissait le chef de gare – profession de mon grand-père à l'époque – comme le curé ou le boulanger du village ! Il fallait soigner son image. Maman était la “honte” de la famille.

Je n'ai jamais souhaité cela, malgré mon jeune âge, je voulais garder mon enfant. J'ai donc pris la décision moi-même de partir dans un centre maternel à Orléans. Je suis restée un an sans nouvelles de la famille. Pourtant, je n'ai pas été épargnée par des problèmes de santé. Hospitalisation pour une furonculose au vagin (on a dû m'inciser 17 abcès les uns après les autres). Je passais mes nuits sur le bidet avec des produits pour calmer mes douleurs.

Puis tu es née, ma plus grande joie malgré la solitude. Tu as eu d'énormes problèmes d'alimentation. Départ difficile, mais j'avais la chance de t'avoir pour moi toute seule.

Au bout de trois mois, j'ai vu arriver les parents. Ils venaient pour me ramener à la maison avec toi. À cette époque, je pensais rester à Orléans dans un hôtel maternel. Si j'avais su la suite... Nous sommes rentrées à la maison, mais à partir de ce moment-là, tu n'étais plus ma fille, mais une petite fille que maman avait en nourrice. C'est un déchirement indescriptible que de regarder son enfant sans y toucher. On ne fait pas ça à des animaux. Tu as dû être hospitalisée pour des réactions méningées. À l'époque, je travaillais en pédiatrie à l'hôpital de Bourges. Ils ne m'avaient rien dit. C'est l'infirmière du matin qui m'a demandé si la petite Pigeonneau Corinne qu'on avait hospitalisée dans la nuit était de ma famille. Comme tu vois, les chocs se sont succédé pour moi.

Je suis née sous le nom de Corinne Pigeonneau, patronyme transmis alors par ma mère.

J'ai omis la période de 14 à 16 ans, où je travaillais à l'époque chez une famille d'aviateurs pour les vacances scolaires. Tout mon petit salaire revenait à maman pour nourrir les frères et sœur. Mais quand je lui demandais un peu d'argent pour sortir au cinéma ou même pour acheter un collant, il n'y en avait pas. Je pourrais écrire un livre sur les méchancetés de maman. J'ai connu les coups de balai cassé sur le dos. J'espère que tu peux comprendre pourquoi je faisais « le mur » comme ont dit tes grands-parents. J'essayais de trouver ailleurs ce qui me manquait à la maison.

Le temps a passé, j'ai fait la connaissance de Bruno. J'espérais beaucoup du mariage, je pensais trouver ce qui m'avait manqué dans ma jeunesse.

J'ai donc vécu avec mes grands-parents jusqu'en 1970. En plus de ma mère, ils avaient trois fils, Gérard (né en 1952), Roland (1953), Joël (1956), et une fille, Isabelle (1964). Elle avait donc un an de plus que moi. Ma grand-mère avait accouché sur le tard, quelques mois avant maman qui elle, était plutôt précoce. J'ai toujours considéré mes oncles